Jean-Baptiste LEGAVRE, dir., *L'Informel pour informer.
Les journalistes et leurs sources*

Paris, Éd. L'Harmattan/Pepper, 2014, 256 pages

Pierre Leroux

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10270>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10270

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2015

Pagination : 368-370

ISBN : 9782814302716

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Pierre Leroux, « Jean-Baptiste LEGAVRE, dir., *L'Informel pour informer. Les journalistes et leurs sources* », *Questions de communication* [En ligne], 28 | 2015, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10270> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10270>

font parfois preuve de moins d'invention : dans l'espace domestique, le féminin est « assigné à résidence » (p. 83) c'est-à-dire à une conception classique de la division sexuée des rôles et des tâches : ainsi dans *Petit Ours Brun* « Papa Ours taille la haie » (p. 83) pendant que Maman Ours est dans la cuisine.

Enfin, dans la troisième partie (pp. 93-133) intitulée « Ambivalences : dépasser les stéréotypes de genre », l'auteure relève des éléments plus novateurs contenus y compris dans des séries globalement conventionnelles : on sera sans doute surpris de trouver, à côté de rapport de séduction dans lequel les figures féminines ne sont plus seulement convoitées mais aussi actives et exigeantes (ce qui n'a en soi rien de révolutionnaire), des perspectives d'un « trouble dans le genre » (p. 101) que Judith Butler ne serait sans doute pas allée chercher dans ces productions, ou encore des éléments de représentation de luttes proprement féministes. Et l'humour, la satire ou les ressources de la fiction aident aussi à entamer la force de la domination masculine.

L'intérêt de l'ouvrage est de fournir une porte d'entrée dans les deux dimensions de son objet (la production de séries animées d'une part et les représentations genrées d'autre part), et si ces études n'aboutissent pas à des révélations bouleversantes, le tour d'horizon du sujet est complet. On peut aussi constater que, si l'on est peu familier de ces produits, l'étude confirme jusqu'à un certain point ce qu'on pouvait présupposer tout en révélant parfois une complexité à laquelle on ne s'attendait pas (par rapport à la représentation du féminin). Comme le souligne Mélanie Lallet à plusieurs reprises, le dessin animé dispose de ressources originales et peut permettre d'user d'une grande liberté de représentation et de récit : figures humaines sexuées, super-héros, animaux anthropomorphisés évoluent dans des contextes et décors qui peuvent s'affranchir des contraintes des fictions audiovisuelles plus classiques.

Pierre Leroux

Crape, Ucol/Unam, F-49000

Pierre.Leroux@uco.fr

Jean-Baptiste LEGAVRE, dir., *L'Informel pour informer. Les journalistes et leurs sources*

Paris, Éd. L'Harmattan/Pepper, 2014, 256 pages

Jean-Baptiste Legavre réunit un ensemble de contributions traitant la question du rapport des journalistes aux « sources » considérées comme « informelles ». Ce livre fait écho à la première livraison de la revue *Politique de communication* dont le dossier paru à l'automne 2013 était titré « Journalisme : retour aux sources » et dont

certains auteurs sont communs aux deux publications. « Sources », « informelles », les guillemets sont là pour souligner que, au-delà du sens commun journalistique, ces notions sont au centre du questionnement.

L'introduction (pp. 5-17) pose la question de la source et de ce qu'elle désigne : loin d'être un flot auquel le journaliste irait s'abreuver, la source n'est jamais ni neutre, ni inerte ; elle est souvent active (du fait notamment de l'intervention de professionnels de la communication). Et le rapport informel aux sources, par nature peu codifié, n'est pas dénué d'ambiguïté : comment évaluer sa valeur ajoutée, comment l'articuler à l'information officielle et formelle ?

S'interroger sur le rapport aux sources et à l'informel, c'est poser à nouveaux frais la question canonique du contact et de la distance au fondement du travail journalistique. Comme le fait Rémy Rieffel (pp. 99-118), c'est notamment interroger le rapport aux sources tel qu'il est envisagé dans les manuels de journalisme qui, certes, donnent un cadre au rapport avec les sources mais ne s'interrogent pas (ou peu) sur l'écart à la norme, les transgressions, conséquences des pratiques informelles, laissant de fait au journaliste le soin de trancher : « Le professionnel est capable de juger par lui-même en faisant appel à son intime conviction, les limites qui peuvent parfois être franchies » (p. 105). Reste que, lorsqu'on confronte ces quelques préceptes à la théorisation indigène (à travers des ouvrages de journalistes politiques), on s'aperçoit que, note Rémy Rieffel, aujourd'hui, les journalistes « se sentent d'avantage en porte-à-faux avec des codes de bonne conduite formalisés dans un autre contexte socio-technique » (p. 118). La construction de dispositions professionnelles éthiques et l'apprentissage de l'informel, dans le cadre de la formation des journalistes d'une prestigieuse école professionnelle (l'École supérieure de journalisme de Lille) étudiés par Samuel Bouron (pp. 119-137), pose *in situ* la question de l'articulation des préceptes (dans le cadre des cours) avec les pratiques (pendant les stages). La socialisation professionnelle contribue à rendre « les élèves [...] capables [...] de trouver les ressources symboliques afin de construire leur identité personnelle » (p. 137).

Étudier la relation aux sources et les pratiques informelles c'est aussi s'éloigner des appréciations morales qui stigmatisent par principe les pratiques informelles et la fréquentation des sources en se contentant de les appréhender par ce qu'elles ont de plus visible (connivence et/ou instrumentalisation). L'analyse de pratiques – notamment dans le journalisme spécialisé – montre que l'insertion dans le milieu qu'il couvre va de pair avec l'établissement, pour le journaliste, de liens

professionnels multiples et la fréquentation prolongée et récurrente des mêmes acteurs, ce qui peut constituer, face à ses confrères, un atout professionnel qualitatif. Mais la spécialisation le conduit aussi à s'insérer dans un univers social dont il n'invente ni les règles, ni les codes, ni les usages et qui, pourtant, formate ses modalités de travail. L'intérêt de l'ouvrage consiste à montrer que l'analyse des pratiques journalistiques conduit à prendre en compte l'articulation (et le brouillage) entre les pratiques formelles et informelles. Ceci au regard d'un contexte de travail le plus souvent relationnel (par rapport aux confrères et aux titres, à la fraction de l'espace journalistique considéré, etc.) et des logiques structurelles relatives à un espace social donné (la pratique du journalisme agricole se différencie en cela du journalisme parlementaire au-delà de la seule différence des sujets). En soumettant ces éléments à l'analyse, l'ouvrage permet de prendre une distance avec l'ambiguïté des réponses en termes d'équilibre, de dosage ou de responsabilité individuelle, pour examiner comment les questions se posent concrètement dans différents champs de l'activité journalistique sachant qu'il faut considérer, comme y invite Nicolas Kaciak (pp. 21-37), « les journalistes et leurs médias comme des acteurs à part entière des secteurs dont ils sont amenés à couvrir les activités » (p. 22). Partant de la couverture d'un parti par les journalistes politiques, l'auteur invite à « articuler étroitement l'examen des configurations dans lesquelles les acteurs sont insérés et l'analyse des conditions pratiques et normatives d'exercice du métier de journaliste » (p. 37). Comme pour le confirmer, l'éclairage du travail des journalistes du quotidien d'information générale gratuit *20 Minutes* par Philippe Riutort (pp. 21-37) met l'accent sur l'importance du cadrage du travail journalistique par la logique éditoriale des titres. La presse gratuite s'insère moins que d'autres dans les usages informels mais, tout en soulignant les profits de cette relative extériorité, elle tend à intégrer de plus en plus l'univers politique avec pour effet un traitement de la politique plus proche de celui de la presse payante.

Le domaine politique est un fil rouge du livre : deux tiers des contributions traitent plus ou moins directement du journalisme ou de sujets politiques, domaine où l'informel est *a priori* le plus visible, tout particulièrement à travers la pratique du *off the record* (« micro fermé ») évoquée dans de nombreux ouvrages de journalistes politiques. Ainsi Jean-Baptiste Legavre revient-il sur le *off*, question qu'il a traitée longtemps auparavant, pour en livrer une nouvelle approche invitant à « repenser l'interaction » (p. 71) du fait de l'importance prise par les phénomènes de rupture du secret du *off* et de réflexivité (dans des ouvrages, ou au sein même des articles). Pour sa part, Carole Bachelot (pp. 39-55)

souligne les poids des informations issues des pratiques informelles dans la relation du Parti socialiste avec les médias : selon l'auteure, la dévalorisation de l'information formelle expliquerait ce rééquilibrage. La transparence croissante d'instances d'échanges entre politiques laisse libre court à une diffusion d'information par une multitude de responsables socialistes, introduisant un brouillage de la distinction formel/informel.

En agence de presse, l'informel prend une place différente tiraillée entre traçabilité et confidentialité : historiquement la source doit de plus en plus nettement être précisée (sans forcément être identifiable). Faisant appel aux grammaires professionnelles, Éric Lagneau (pp. 139-163) revient sur plusieurs « cas » emblématiques où l'informel est allé à l'encontre des exigences de l'agence et de ses clients pour souligner combien les ambiguïtés du rapport aux sources sont, dans une grande agence, « des pratiques risquées » (p. 156). Enfin, deux analyses hors du cadre français apportent un éclairage particulièrement intéressant à l'analyse des rapports des journalistes à leurs sources politiques. Nicolas Hubé (pp. 203-222) analyse « la codification de la confiance dans la politique allemande » en décryptant un système complexe, gradué et dont les règles sont transparentes pour régir les différents degrés d'officialisation des informations politiques, système auquel adhèrent autant les acteurs politiques et journalistiques. Dans leur contribution sur l'usage de l'informel à Bruxelles (c'est-à-dire les institutions européennes), Olivier Baisnée et Olivier Hahn (pp. 223-238) soulignent une évolution de l'usage du *off* par les porte-parole officiels de l'Union européenne, usage qui apparaît plus différencié, si ce n'est plus stratégique.

Parmi toutes ces contributions centrées sur l'information politique, on regrettera que l'ouvrage ne fasse pas de place à un questionnement sur les conséquences de l'importance prise par l'informel dans le travail du journaliste politique. N'est-ce pas le privilège accordé à la proximité permanente avec les acteurs politiques et au recueil de leurs confidences qui explique la place prise par le traitement routinier des coulisses de la politique (propos et comportements hors micro et caméras, anecdotes de terrain, portraits psychologiques des acteurs politiques, etc.) ? Et, dans le recours à l'informel en politique, n'y a-t-il pas pour les journalistes une facilité qui fait de la relation suivie et proche avec les acteurs politiques une fin en soi les privant d'une approche intellectuellement plus distanciée du jeu politique ?

Les autres contributions traitent de domaines moins connus et rarement étudiés. Les travaux de Jamil Dakhli (sur la presse *people* française, pp. 167-184) et d'Yvan

Chupin et Pierre Mayance (sur la presse agricole, pp. 185-202) ouvrent des perspectives passionnantes sur le rapport à l'informel. Dans le cas de la presse *people*, à rebours de la perception commune (presse de ragots, de rumeurs...), la protection des sources apparaît bien comme un point critique auquel les rédactions des magazines portent une attention cruciale, et l'informel « caractérise la nature même de l'information écotière qui, à son tour, conditionne le jugement des journalistes spécialisés sur la valeur des nouvelles qu'ils produisent » (p. 179). Ces spécificités montrent que, loin d'un journalisme auquel la nature du travail laisserait la bride sur le cou, les responsables des rédactions obéissent dans leurs pratiques à des règles certes rarement formalisées comme telles mais tout compte fait extrêmement exigeantes. Le cas de la presse agricole montre quant à lui que, bien qu'évoluant dans un secteur où les acteurs institutionnels de divers ordres ont une place déterminante et où l'intégration professionnelle à ce milieu (à travers la constitution et/ou l'exploitation des réseaux) est une condition indispensable à la pratique du métier, l'informel « ne doit pas être analysé comme un dysfonctionnement au regard du modèle d'excellence journalistique qui valorise le journalisme détaché et loin de ses sources. C'est au contraire la proximité des journalistes avec le milieu professionnel dont ils rendent compte qui les fait accepter par leurs sources et leur permettent de travailler au quotidien » (p. 201).

Ce riche échantillon d'analyses de pratiques éclaire une question complexe qui, jusque-là, n'avait pas fait l'objet d'une approche scientifique aussi large, alors que de nombreux journalistes (souvent parmi les plus connus) ont écrit sur le sujet, qu'il s'agisse de pamphlets, de dénonciations, mais aussi de livres défendant – par l'angle même qu'ils avaient choisi – des pratiques informelles seules à même de nourrir, selon eux, un journalisme indépendant de ses sources. En cela, et en s'éloignant d'un point de vue moral, la contribution intellectuelle de l'ouvrage constitue un questionnement fécond sur la réalité des pratiques.

Pierre Leroux

Crape, UcolUnam, F-49000

Pierre.Leroux@uco.fr

Pascal ORY, Christian DELPORTE, Bertrand TILLIER, Laurent BIHL, Emmanuel PIERRAT et al., *La Caricature... et si c'était sérieux ? Décryptage de la violence satirique*
Paris, Nouveau Monde Éd., 2015, 120 pages

Paru en février 2015, quelques semaines après l'attentat qui a décimé la rédaction de *Charlie Hebdo*, l'ouvrage collectif intitulé *La Caricature... et si c'était sérieux ? Décryptage de la violence satirique* vise à exposer les

différences facettes de la caricature comme genre. Après l'annonce de l'attentat, les auteurs ont configuré leur projet éditorial sur la caricature à l'aune de cette terrible actualité et ont souhaité à fois intégrer dans cette publication des dessins relatifs à l'attentat ainsi que des éclairages et réflexions présentés comme spécifiques au genre satirique. En effet, selon les auteurs, les événements de janvier 2015 en appellent à la nécessité de mieux comprendre ces productions graphiques. Comme l'explique Yannick Dehée dans son avant-propos (pp. 11-13), « cet ouvrage illustré voudrait offrir à tous des clés pour comprendre la place du genre satirique dans la République, son rapport avec les pouvoirs et les religions. Il s'agit aussi d'appréhender quelles transgressions sont permises en démocratie, quelles autres ne le sont pas et pourquoi » (p. 11).

L'intérêt de l'ouvrage est d'exposer différentes dimensions historiques, esthétiques, politiques, juridiques qui permettent d'appréhender ce genre dans toute sa complexité. Dans son introduction (pp. 15-19), Pascal Ory explique que, après les attentats du 7 janvier, se pose de manière beaucoup plus vive la question de l'identité du dessinateur de presse. Doit-il être considéré comme un artiste ou comme un journaliste ? Selon l'auteur, cette double appartenance complexifie l'interprétation qui est faite de ses productions. À partir de regards disciplinaires différenciés, les textes qui suivent viennent éclairer plusieurs enjeux liés au genre satirique. Nous présenterons trois chapitres qui ont particulièrement attiré notre attention.

Dans le chapitre intitulé « Brève histoire de la caricature » (pp. 21-28), Christian Delporte, professeur d'histoire contemporaine et spécialiste de l'histoire des médias, analyse l'histoire de la caricature comme celle d'un contre-pouvoir. Pour lui, les limites de l'expression de la caricature dans les pays démocratiques sont fixées par la loi, mais dépendent également d'autres facteurs : « L'espace de liberté du dessinateur est soumis aux règles éditoriales, au regard du public et, partant, à l'auto-censure qu'il s'impose ou que lui imposent les pressions du journal et des lecteurs » (p. 22). Même s'il ne les mentionne pas, ce chapitre permet de bien illustrer les différences de choix éditoriaux entre les journaux français et anglo-saxons lors de la publication d'une nouvelle caricature de Mahomet dans la livraison de *Charlie Hebdo* (n° 1178, 14/01/15) paru après les attentats. En effet, de nombreux titres de presse anglo-saxons ont justifié leur choix de ne pas publier ce dessin en expliquant qu'ils ne voulaient pas choquer une partie de leur lectorat.